

« Le terme de « jacobinisme » est actuellement une expression péjorative dans la bouche de tous les sages libéraux. La haine de la bourgeoisie contre la révolution, sa haine des masses, sa haine de la force et de la grandeur de l'histoire qui se fait dans la rue se concentre dans ce cri de peur et d'indignation : « C'est du jacobinisme ! » Nous, l'armée mondiale du communisme, avons depuis longtemps réglé nos comptes historiques avec le jacobinisme. Tout le mouvement prolétarien international actuel a été formé et s'est renforcé dans la lutte contre les traditions du jacobinisme. Nous avons soumis ses théories à la critique, nous avons dénoncé ses limites historiques, son caractère socialement contradictoire et utopique, sa phraséologie, nous avons rompu avec ses traditions qui, des décennies durant, ont été regardées comme l'héritage sacré de la révolution.

Mais nous défendons le jacobinisme contre les attaques, les calomnies, les injures stupides du libéralisme anémique. La bourgeoisie a honteusement trahi toutes les traditions de sa jeunesse historique, et ses mercenaires actuels déshonorent les tombeaux de ses ancêtres et narguent les cendres de leurs idéaux. Le prolétariat a pris sous sa protection l'honneur du passé révolutionnaire de la bourgeoisie. Le prolétariat, si radicalement qu'il puisse avoir rompu dans sa pratique avec les traditions révolutionnaires de la bourgeoisie, les préserve néanmoins comme un héritage sacré de grandes passions, d'héroïsme et d'initiative, et son cœur bat à l'unisson des paroles et des actes de la Convention jacobine. »¹

Trotsky et la Révolution française.

CLT, Numéro 30, juin 1987.

Trotsky n'a consacré aucun travail spécifique à la révolution française et c'est bien dommage. Il l'a étudiée de près cependant, connaissait les travaux d'Alphonse Aulard, y compris son recueil de *Documents pour l'histoire de la Société des Jacobins*, *l'Histoire de France* de Michelet, *l'Histoire socialiste* de Jean Jaurès à laquelle il vouait une admiration particulière, et n'a cessé à travers les vicissitudes de sa vie politique, de se tenir au courant des derniers travaux scientifiques. Il a connu l'œuvre de Mathiez, dont il appréciait l'importance et utilisé les premiers travaux connus du grand public de Georges Lefebvre. Ce mérite est bien entendu le sien, mais aussi celui de ses collaborateurs et collaboratrices — Denise Naville par exemple — qui ont copié pour lui des centaines de pages dans les bibliothèques parisiennes quand les livres n'étaient pas disponibles.

A notre connaissance, malgré l'abondance des matériaux dont il disposait sur l'histoire de la révolution française, Trotsky n'a jamais envisagé d'écrire sur elle. Pourtant, dans les index bien faits il est aisé de se rendre compte que la révolution française — qu'il appelle presque toujours la Grande Révolution française — constituait l'un de ses références les plus constantes et qu'il ne concevait pas un travail sur une révolution qui ne fît référence à elle, esquissant au moins une comparaison. On trouva les premières références importantes à la révolution française dans la brochure polémique de 1904, dirigée contre Lénine, intitulée *Nos tâches Politiques*, au sujet du Jacobinisme. Il revient dans son *1905* sur la révolution française en tant que « révolution nationale » et « classique ». On trouvera ensuite des éléments d'analogie dans l'ensemble de l'œuvre de Trotsky, bien entendu au premier chef dans son *Histoire de la Révolution russe* et son *Staline*, mais aussi dans l'ensemble de ses textes polémiques

¹ Léon Trotsky, *Bilan et Perspectives*, 1906

et programmatiques de l'époque de l'Opposition de gauche, puis de la IVème Internationale, contre Staline et les épigones. Il faut à cet égard souligner la place importante que tiennent les références à « *Thermidor* » et au « *bonapartisme* » dans ces travaux qui sont certes des travaux militants, de circonstance, mais aussi particulièrement soignés sur le plan de cette théorie que d'éminents critiques baptisent, avec une évidente incompréhension, sa « *sociologie* ».

Du coup, on ne trouvera pas dans l'œuvre de Trotsky une analyse originale de la Révolution française en elle-même et pour elle-même. On percevra une évolution importante qui lui fait passer l'accent, en tant que moteur révolutionnaire, de la bourgeoisie dans son ensemble aux « *sans-culottes* ». Le lecteur risque pourtant d'avoir parfois le sentiment que Trotsky malmène un peu les catégories établies par Marx et que le « *prolétariat* » constitue chez lui une notion un peu extensible puisqu'il recouvre dans ses pages ceux qu'il appelle les « *opprimés* », les « *exploités* », les couches les plus pauvres. Mais ne s'agit-il pas de ceux qui, comme l'écrivait Marat, n'ont d'autre richesse que leur progéniture (Proies en latin) et que les Romains avec leur cynisme d'opresseurs et d'exploiteurs ont baptisé « *prolétaires* » ?

Essayant de nous abstraire de l'utilisation contemporaine de l'analyse dans un but théorique ou polémique — nous y reviendrons plus tard — nous avons essayé de dégager de l'ensemble de l'œuvre de Trotsky sa vision générale du mouvement et du développement de la révolution, d'une part, puis, de l'impossibilité pour la Révolution française d'aller jusqu'au bout en son temps, les nouvelles formes politiques auxquelles elle a donné naissance dans son inévitable reflux.

Il nous sera alors possible de tenter une appréciation de fond : dans son traitement de la Révolution française, Trotsky a-t-il été historien ou « *sociologue* », théoricien ou militant révolutionnaire, tout cela à la fois, ou bien a-t-il finalement rêvé très loin de ce sujet qui le passionnait et qu'il croyait pénétrer à travers sa propre expérience ?

Les analogies

Au moment où il quittait pour la dernière fois le territoire de l'Union soviétique dont il était expulsé par décision du parti pour le compte duquel il avait dirigé douze ans plus tôt l'insurrection victorieuse pour le pouvoir, Trotsky s'exclamait :

*« Seul un sycophante invétéré pourra nier l'importance historique universelle de la grande Révolution française ».*²

Il ne dissimulait pas les motifs qui l'animent et affirme bien haut la validité de la méthode des « *analogies* », non seulement pour l'historien, mais avant tout pour le politique révolutionnaire :

*« Certains traits sont communs à toutes les révolutions, ce qui permet d'avoir recours aux analogies et les exige même impérativement, si l'on veut s'appuyer sur les leçons du passé et ne pas recommencer éternellement l'Histoire par le commencement ».*³

L'analogie pourtant ne saurait être parfaite et il note en 1935 que ce serait « *du pédantisme aveugle que d'essayer de faire coïncider les diverses étapes de la Révolution russe avec des événements analogues de la fin du XVIIIe en France* ». ⁴ L'histoire se déroule en effet dans le temps et les

² « *Où va la Révolution soviétique ?* », 1929, Ecrits, I, p. 44.

³ Ibidem, p. 45.

⁴ « *Etat ouvrier, Thermidor et Bonapartisme* », janvier 1935 (plus loin E.O.T.B., Œuvres,

transformations acquises deviennent données de base. Dans ses remarques préliminaires à son analyse du caractère de la révolution russe au XXe, Trotsky soulignait en 1909 le caractère original de la grande Révolution française, ou plutôt son double caractère, « *bourgeois* » et « *national* », écrivant :

« A l'époque héroïque de l'histoire de France, nous voyons la bourgeoisie, qui ne se rend pas encore compte de contradictions dont sa situation est pleine, prendre la direction de la lutte pour un nouvel ordre des choses, non seulement contre les institutions surannées de la France, mais même contre les forces réactionnaires de toute l'Europe. Progressivement, la bourgeoisie, représentée par ses fractions, se considère comme le chef de la nation et le devient, entraîne les masses dans la lutte, leur donne un mot d'ordre, leur enseigne une tactique de combat. La démocratie introduit dans la nation le lien d'une idéologie politique. Le peuple — petits bourgeois, paysans et ouvriers — élit comme députés des bourgeois et c'est dans le langage de la bourgeoisie que les communes écrivent les instructions destinées à leurs représentants. Elle prend conscience de son rôle de Messie »⁵.

La bourgeoisie a entraîné dans son combat les autres couches de ce Tiers-État dont elle n'était que la strate supérieure :

« Déjà le mouvement puissant de la lutte révolutionnaire rejette les uns après les autres de la voie politique les éléments les plus inertes de la bourgeoisie. Aucune couche n'est emportée avant d'avoir transmis son énergie aux couches suivantes. La nation, dans son ensemble, continue à combattre pour les fins qu'elle s'est assignées, par des moyens de plus en plus violents et décisifs. [...] La grande Révolution française est vraiment une révolution nationale. Plus que cela. Ici, dans des cadres nationaux, la lutte mondiale de la classe bourgeoise pour la domination, pour le pouvoir, pour un triomphe sans partage, trouve son expression classique »⁶.

Déjà en 1848, la bourgeoisie était devenue incapable de jouer un rôle semblable, de même que ses couches intermédiaires, petite bourgeoisie, classe paysanne, démocratie intellectuelle. Le prolétariat lui, était encore trop faible.

Mais c'est précisément parce que la Révolution française se déroule selon un schéma classique et en quelque sorte chimiquement pur, comme une expérience de laboratoire, que l'observateur peut saisir dans son déroulement les lois de son développement et les vérifier en vue de leur généralisation dans des conditions concrètes forcément différentes.

La Révolution comme explosion des contradictions

Notre lecteur connaît, il faut l'espérer, l'éblouissant parallèle établi par Trotsky dans son *Histoire de la Révolution russe* entre Louis XVI et Marie Antoinette d'une part, Nicolas II et la tsarine Alexandra de l'autre.⁷ Rejetant les explications Psychologiques absolues qui défigurent l'histoire en dissimulant les forces sociales, il montre combien les « *Personnalités* » des souverains étaient peu de choses en comparaison des contradictions sociales accumulées et des explosions en chaîne commandées par celles de la crise au sommet. Trotsky rappelle que Robespierre, à l'assemblée législative, mettait ses collègues en garde contre les illusions d'un développement révolutionnaire rapide en Europe en rappelant l'expérience française maintenant entrée dans les consciences : ce fût en France « *l'opposition de la noblesse, ayant affaibli la monarchie* » qui « *avait mis en branle la bourgeoisie et*

⁵ 1905 (éd. Minuit), p. 55.

⁶ Ibidem pp. 55-56.

⁷ Histoire de la Révolution russe (plus loin H.R.R.), ed. Rieder, 4 vol., I, 141-143.

après elle les masses Populaires ». Rejetant l'idée souvent émise par les historiens libéraux selon laquelle le roi aurait creusé son propre tombeau en s'alliant à la contre-révolution, Trotsky rappelle en effet que Louis XVI appela la Gironde au pouvoir, ce qui, rappelle-t-il non sans humour, « *ne sauva de la guillotine ni lui ni ensuite les Girondins* », il affirme :

*« Les antagonismes sociaux accumulés devaient exploser et, après explosion, donner un complet nettoyage. Devant le pouvoir des masses qui manifestaient enfin ouvertement leurs malaises, calamités, vexations, passions, espoirs, illusions, et revendications, les combinaisons parlementaires de la monarchie avec les libéraux n'avaient qu'un intérêt épisodique et ne pouvaient guère influencer que sur l'ordre de succession des événements, peut-être aussi sur le nombre des actes à jouer : mais nullement sur le développement général du drame et encore moins sur son terrible dénouement ».*⁸

Il faut le talent d'écrivain de Trotsky pour montrer le caractère dynamique et explosif de ces contradictions en mouvement, de celles qui pèsent depuis des années et peuvent aboutir sous le poids de nouvelles à des compromis conclus en quelques heures (les Mirabeau et les La Fayette devenant des champions de cette monarchie dont ils avaient dynamité l'autorité), mais aussi de celles qui, invisibles dans les premiers temps, se révèlent bientôt gigantesques et inconciliables, des sans-culottes contre les aristos et les bourgeois aisés et riches, des paysans contre les mêmes, des bourgeois contre l'Église, Trotsky écrit :

*« Quel frappant tableau — et odieusement calomnié — des efforts des couches plébéiennes pour monter d'en bas, des sous-sols sociaux et des catacombes, et pénétrer dans l'arène interdite où des gens portant perruque et culotte réglait les destinées de la nation. Il semblait que les fondations même, foulées par la bourgeoisie cultivée, se ranimassent et se missent en mouvement, que, de la masse compacte, surgissaient des têtes humaines, se tendaient des mains calleuses, retentissaient des voix rauques, mais viriles. Les districts de Paris, citadelles de la révolution, vécurent de leur propre vie. Ils furent reconnus [...] et se transformèrent en sections. Mais ils brisaient invariablement les cloisons de la légalité et recueillaient un afflux de sang frais venu d'en-bas, ouvrant, malgré la loi, leurs rangs aux parias, aux pauvres, aux sans-culottes. En même temps les municipalités rurales deviennent l'abri de l'insurrection paysanne contre la légalité bourgeoise qui protège la propriété féodale. Ainsi, sous une deuxième nation, s'en lève une troisième... »*⁹

Il célèbre « *l'énergie, la vaillance et l'unanimité de cette nouvelle classe qui avait eu le temps de surgir du fond des districts parisiens et avait trouvé un point d'appui dans les villages les plus arriérés* ».

Existe-t-il une « usure du pouvoir » ?

Chemin faisant, Trotsky règle leur compte aux adages de Café du Commerce que les auteurs de vulgarisation et même certains spécialistes continuent à servir aujourd'hui. Il s'agit évidemment des formules fatalistes comme la « *révolution qui dévore ses enfants* » ou le pouvoir « *qui use* ». La réalité est que les circonstances changent avec le développement historique et que les hommes et les groupes politiques ne peuvent alors que subir les conséquences de ces modifications, ce que Trotsky appelle « *la rupture de la corrélation entre l'objectif et le subjectif* ». Il écrit :

*« Les hommes et les partis sont héroïques ou ridicules non en soi et pour soi mais par leur attitude devant les circonstances ».*¹⁰

⁸ Ibidem, I, 153.

⁹ H.R.R., I, 301.

¹⁰ H.R.R., III, 14.

Particulièrement attentif au discrédit qui a frappé l'un après l'autre les groupes de révolutionnaires valeureux qui avaient été les héros des premières étapes de la révolution, il constate :

« Lorsque la Révolution française entra dans sa phase décisive, le plus éminent des Girondins faisait figure lamentable et ridicule à côté d'un tout ordinaire Jacobin ».

C'est ainsi qu'un Roland, qui fût ministre brissotin, comme on disait alors et inspecteur des manufactures, ce qui constituait pour l'époque une qualification technique et scientifique exceptionnelle, « *personnage respectable* », apparut à un moment comme une « *vivante caricature sur fond de 1792* ».

S'attaquant ensuite à un phénomène déjà fort anciennement constaté, puisque les Romains l'ont traduit en termes de destin — « *Quos vult perdere Jupiter dementat* » (ceux qu'il veut perdre, Jupiter les rend fous) — il entreprend de l'expliquer :

*« A un certain moment de la Révolution, les chefs Girondins perdent tout à fait la boussole. Malgré leur popularité, leur intelligence, ils ne commettent que des fautes et des maladresses. Ils semblent participer activement à leur propre perte. Plus tard, c'est le tour de Danton et de ses amis. Les historiens et les biographes n'arrêtent pas de s'étonner de l'activité désordonnée, passive et puérile de Danton dans les derniers mois de sa vie. La même chose pour Robespierre et les siens : désorientation, passivité et incohérence au moment le plus critique. L'explication est évidente. Chacun de ces groupes a épuisé à un moment donné ses possibilités politiques et ne pouvait plus avancer contre la réalité puissante : conditions économiques intérieures, pression internationale, nouveaux courants qui en étaient les conséquences dans les masses, etc. Dans ces conditions, chaque pas commençait à produire des résultats contraires à ceux qu'on espérait. Mais l'abstention politique n'était guère plus favorable ».*¹¹

Sans prononcer le terme, il est clair que Trotsky considère le développement révolutionnaire sous l'angle de la révolution permanente qui rend compte du développement politique, y compris la grandeur et la décadence des hommes, des forces sociales et politiques, des clubs et des partis. C'est ce qu'il développe dans *La Révolution trahie* :

*« La continuité des étapes de la grande Révolution française, à sa montée comme à son déclin, montre de façon tout aussi convaincante que la force des « chefs » et des « héros » consistait avant tout dans leur accord avec le caractère des classes et des couches sociales qui les appuyaient ; cette correspondance seule, et non des supériorités absolues permit à chacun d'entre eux de marquer de sa personnalité une certaine période historique. Il y a dans la succession au pouvoir des Mirabeau, Brissot, Robespierre, Barras, Bonaparte, une légitimité objective infiniment plus puissante que les traits particuliers des protagonistes historiques eux-mêmes ».*¹²

Il poursuit :

« On sait suffisamment que toutes les révolutions ont jusqu'ici suscité après elles des réactions et même des contre révolutions qui, il est vrai, n'ont jamais réussi à ramener la nation jusqu'à son point de départ, tout en lui ravissant toujours la part du lion de ses conquêtes. En règle générale, les pionniers, les initiateurs, les meneurs qui s'étaient trouvés à la tête des masses dans la première période sont les victimes de la première vague de réaction, tandis qu'on voit apparaître au premier plan des hommes du second plan unis aux ennemis d'hier de la révolution. Les duels dramatiques des grands premiers rôles sur la scène politique masquent des glissements dans les rapports entre les classes et, ce qui n'est

¹¹ Lettre à Denise Naville et Jean Rous, Œuvres, 17, p. 225.

¹² *La Révolution trahie* (De la Révolution, Minuit) (plus loin R.T.), p. 500.

pas moins important, de profonds changements dans la psychologie des masses, révolutionnaires la veille encore... ».

Peut-on faire une révolution à demi ?

La même explication vaut pour cet autre phénomène observé par Saint-Just et exprimé par lui comme une loi du développement des révolutions, selon lequel « *ceux qui font les révolutions à demi ne font que creuser leur propre tombeau* ». Personne ne saurait, bien-sûr, contester que Mirabeau fût à une époque le porte-parole flamboyant de la révolution montante. Personne ne saurait non plus nier qu'il disparut sans gloire après avoir tenté de réconcilier la révolution et la monarchie, c'est-à-dire d'arrêter la révolution alors qu'elle ne faisait que commencer et était loin encore d'avoir épuisé ses sources d'énergie sans cesse renouvelées par la mobilisation de nouvelles couches. Moins brillant orateur et écrivain, mais pourvu d'une solide et prestigieuse légende, La Fayette n'en fut pas moins pour les Français de l'époque « *le héros des deux mondes* », avant de passer dans le camp de l'armée étrangère. A son sujet, Trotsky apporte une explication :

« Le 17 juillet 1791, La Fayette fit tirer au Champ-de-Mars sur une manifestation pacifique de républicains qui venaient essayer de présenter une pétition à l'Assemblée nationale, celle-ci dissimulant la félonie du pouvoir royal [...]. La bourgeoisie royaliste espérait au moyen d'un bain de sang en temps opportun en finir pour toujours avec le parti de la Révolution. Les républicains, ne se sentant pas assez forts pour remporter la victoire, esquivèrent le combat, ce qui était tout à fait raisonnable. Ils se hâtèrent même de se désolidariser des pétitionnaires, ce qui était en tout cas une indignité et une erreur. Le régime de la terreur bourgeoise contraignit les Jacobins à se tenir cois pendant quelques temps. Robespierre trouva un asile chez le menuisier Duplay. Desmoulins se cacha, Danton passa plusieurs semaines en Angleterre. Mais la provocation royaliste ne réussit pas »...¹³

Au passage, Trotsky met encore en relief un aspect du développement des révolutions : toute tentative d'arrêter la révolution en son milieu est, indépendamment des intentions de ses instigateurs et auteurs, le début d'une entreprise de contre-révolution, à travers la lutte contre la révolution qui continue.

Ce sont en réalité les forces sociales qui dictent cette poursuite de la révolution en France à partir de 1789 et qui œuvreront finalement pour une société française qui sera à la fin du XVIII^e siècle plus avancée dans sa transformation sociale que l'Allemagne au lendemain de la révolution de 1918 ou l'Espagne au lendemain d'avril 1931, les monarques ayant, dans les deux cas, pris le chemin de Varennes, et ayant eu le bonheur de n'être pas arrêtés par un Drouet.

La Révolution française est en effet la résultante d'une alliance objective durable entre la masse des ruraux, dressés contre « *les aristos* » et le vieux régime féodal, et les sans-culottes des villes et tout particulièrement de Paris. Ce ne sont pas les ruraux qui ont commencé eux-mêmes le combat systématique contre l'aristocratie et ses privilèges dans les campagnes, bien qu'ils n'aient cessé, sous une forme ou sous une autre, de le mener depuis des siècles. Mais c'est la bourgeoisie qui a déclenché le véritable processus de libération. Trotsky écrit :

« En France, la lutte contre la monarchie absolue, l'aristocratie et les princes de l'Eglise, força la bourgeoisie des différents niveaux à accomplir par étapes à la fin du XVIII^e siècle une révolution agraire

¹³ H.R.R., III, 119.

radicale. Après cela, les ruraux de France devenus indépendants s'avérèrent pour longtemps le plus sûr appui de l'ordre bourgeois ». ¹⁴

Le développement concret l'amène à faire cependant à ce tableau général quelques nuances et retouches, dans les pages du même volume. C'est en effet dans la lutte contre l'arrêt de la révolution à moitié, contre la renaissance de la contre-révolution, que s'est nouée l'alliance qui a permis à la révolution d'aller jusqu'au bout sur le terrain social et la destruction de l'ancien Régime :

« Pendant cinq ans, les paysans français se soulevèrent à tous les moments critiques, s'opposant à un accommodement entre les propriétaires féodaux et les parlementaires bourgeois. Les sans-culottes de Paris, versant leur sang pour la République, délivrèrent les paysans des entraves du féodalisme ». ¹⁵

C'était donc, fondamentalement, *« la Poussée des paysans contre les propriétaires qui garantissait la création de la république, débarrassant pour elle le terrain du bric à brac féodal ».* ¹⁶ Mais, en même temps, cette poussée des paysans ne pouvait prendre tout son sens que parce qu'à la porte du pouvoir à Paris, les sans-culottes, combattant pour la république, leur offraient un régime politique qui les protégeait des tentatives de restauration (contre-révolution).

Les contradictions et la dualité de pouvoirs

La principale caractéristique du développement révolutionnaire mise au jour par Trotsky à propos de la Révolution française, découle très probablement de sa propre observation et expérience de la Révolution russe où il fut acteur et quel acteur ! C'est la constatation que les contradictions sociales, dans le développement de la révolution, se stabilisent et se déstabilisent sous la forme de situations de *« double pouvoir »* dans une courbe montante d'abord, descendante ensuite. Dans chaque cas, la question de l'hégémonie entre les deux pouvoirs en conflit est réglée par la force, ou, si l'on préfère, par *« une guerre civile »* aussi brève soit-elle.

Nous aimerions sur ce point, lui laisser presque exclusivement la parole. Il écrit :

« Du temps de la grande Révolution française, l'Assemblée constituante, dont l'épine dorsale se composait de l'élite du Tiers-Etat, concentra entre ses mains le pouvoir sans supprimer pourtant en totalité les prérogatives du roi. La période de l'Assemblée constituante est celle d'une critique de dualité de pouvoirs qui s'achève avec la fuite du roi jusqu'à Varennes — et n'est formellement liquidée qu'avec la proclamation de la République.

La première Constitution française (1791), construite sur la fiction de l'absolue indépendance du pouvoir législatif et exécutif l'un vis-à-vis de l'autre, dissimulait en fait ou essayait de cacher au peuple une réelle dualité de pouvoirs : celui de la bourgeoisie, définitivement retranchée dans l'Assemblée nationale après la prise de la Bastille par le peuple, et celui de la vieille monarchie, encore étayée par la haute noblesse, le clergé, la bureaucratie et la caste militaire — sans parler d'espérances fondées sur une intervention étrangère.

Dans les contradictions de ce régime se préparait son inévitable effondrement. Il n'y avait d'issue possible que dans l'anéantissement de la représentation bourgeoise par les forces de la réaction

¹⁴ H.R.R., I, 84.

¹⁵ H.R.R., IV, 8.

européenne ou bien dans la guillotine pour le roi et la monarchie. Paris et Coblençe devaient se mesurer
». ¹⁶

En fait une deuxième dualité de pouvoirs est en train de surgir avant même la guerre et la chute du roi :

« Avant qu'on en soit arrivé à la guerre et à la guillotine, entre en scène la Commune de Paris qui s'appuie sur les couches inférieures du Tiers-Etat de la capitale et qui, de plus en plus crânement, dispute le pouvoir aux représentants officiels de la nation bourgeoise. Une nouvelle dualité de pouvoirs s'institue, dont nous relevons les premières manifestations dès 1790, lorsque la bourgeoisie grosse et moyenne est encore solidement installée dans l'administration et les municipalités. Les sections parisiennes se dressèrent d'abord en opposition contre la Commune dont disposait encore l'honorable bourgeoisie. Par l'audacieux élan du 10 août 92, les sections s'emparèrent de la Commune. Désormais, la Commune révolutionnaire s'opposa à l'Assemblée législative, puis à la Convention, lesquelles toutes deux retardaient sur la marche et les tâches de la révolution, enregistraient les événements mais ne les produisaient pas ». ¹⁷

Et c'est par ce cheminement de la dualité de pouvoir que Trotsky en arrive à la Terreur et à la dictature du Comité de salut public.

« Les exploiters ont tellement embourbé le char de la société que, pour le faire sortir, il faut une énergie farouche et des efforts vraiment révolutionnaires. Les Jacobins nous ont donné, il y a cent quarante ans, un exemple formidable. Ce sont les pauvres, les petites gens, les exploités qui ont créé le gouvernement de la Montagne, le gouvernement le plus fort que la France ait jamais connu et c'est ce gouvernement qui a sauvé la France dans les circonstances les plus tragiques ». ¹⁸

La loi du développement révolutionnaire à travers les dualités de pouvoir ne cesse de jouer et Trotsky poursuit :

« Un besoin de dictature si caractéristique pour les révolutionnaires comme pour les contre-révolutionnaires procède des intolérables contradictions d'un double pouvoir. Le passage d'une de ces formes s'accomplit par la voie de la guerre civile. Les grandes étapes de la révolution, c'est-à-dire le transfert du pouvoir à de nouvelles classes ou couches sociales ne coïncident d'ailleurs pas du tout avec les cycles des institutions parlementaires qui font suite à la dynamique de la révolution comme son ombre attardée. En fin de compte, la dictature révolutionnaire des sans-culottes fusionne, il est vrai, avec celle de la Convention — mais de quelle Convention —, d'une assemblée débarrassée, par la terreur, des Girondins qui, la veille, y prédominaient encore, diminuée, adaptée à la prépondérance d'une nouvelle force sociale ». ¹⁹

Mais il s'agit bel et bien d'une loi générale de développement de la révolution et de la contre-révolution. Trotsky conclut :

« Ainsi, par les degrés d'un double pouvoir, la Révolution française, durant quatre années, s'élève à son point culminant. A partir du 9 Thermidor, de nouveau par les degrés d'un double pouvoir, elle

¹⁶ H.R.R., I, 300.

¹⁷ H.R.R., I, 301.

¹⁸ « Pour un Programme d'action » Œuvres, 4, p. 94.

¹⁹ H.R.R., I, 302.

*commence à descendre. Et encore une fois, la guerre civile précède chaque retombée, de même qu'elle avait accompagné chaque montée ».*²⁰

La dictature jacobine et la Terreur

On comprend dans ces conditions que Trotsky n'ait pu être en aucun cas un admirateur des Jacobins, bien qu'il soit capable de leur rendre l'hommage qu'ils méritent à ses yeux. Pour lui, le mérite de Robespierre et des siens a été dans la proclamation du principe révolutionnaire et dans sa défense acharnée contre l'Europe féodale. Mais il partage intégralement l'appréciation portée par Engels — d'accord sur ce point avec Marx — dans sa lettre à Kautsky du 20 février 1887, dans laquelle il explique que la Terreur n'avait de sens qu'en tant que mesure de guerre :

*« Une fois les frontières préservées grâce aux victoires militaires et après la destruction de cette folle Commune qui avait voulu apporter la liberté aux autres peuples à la pointe des baïonnettes, la Terreur, en tant qu'arme de la Révolution, se survivait à elle-même. Il est vrai que Robespierre était alors au faite de sa puissance, mais, dit Engels, « désormais la terreur devint pour lui un moyen de sa propre préservation et, du coup, elle devenait une absurdité ».*²¹

Dans sa polémique contre Lénine qui avait, comme on sait, tenté d'associer « jacobinisme » et « socialisme » dans un passage célèbre de sa brochure *Un Pas en avant, deux Pas en arrière*, Trotsky a brossé une fresque impitoyable du « jacobinisme » en tant que phénomène historique daté, sur laquelle, bien qu'il ait reconnu s'être trompé sur le fond dans la polémique contre Lénine, il n'est jamais revenu — et n'avait sans doute aucune raison de revenir. Derrière l'ardeur et les formules tranchantes de la polémique à l'intérieur du mouvement socialiste, au-delà du réquisitoire, se cache une analyse que nous présentons ci-dessous :

*« Le jacobinisme, écrit-il, c'est l'apogée dans la tension de l'énergie révolutionnaire à l'époque de l'auto-émancipation de la société bourgeoise. C'est le maximum de radicalisation que pouvait produire la société bourgeoise, non par le développement de ses contradictions internes, mais par leur refoulement et leur étouffement ; en théorie, l'appel aux droits de l'Homme, abstrait, du citoyen, abstrait, en pratique, la guillotine ».*²²

Ici encore, les Jacobins ne se comportent pas en vertu de principes abstraits, bien qu'ils les brandissent, mais se comportent comme des hommes placés dans une impasse, car le contexte économique et social de l'époque ne donne aucune base à la perdurée de leur pouvoir et le déchaînement de la Terreur est pour eux un moyen de violer les lois de l'Histoire qu'ils doivent subir :

« L'Histoire devait s'arrêter pour que les Jacobins puissent garder le pouvoir, car tout mouvement en avant devait opposer les uns aux autres les éléments divers qui, activement ou passivement, soutenaient les Jacobins et devait ainsi, par leurs frictions internes, affaiblir la volonté révolutionnaire à la tête de laquelle se trouvait la Montagne. Les Jacobins ne croyaient pas et ne pouvaient pas croire que leur vérité — la Vérité — s'emparerait toujours davantage des âmes à mesure que le temps avancerait.

Les faits leur démontraient le contraire : de partout, de toutes les fissures de la société, sortaient des intrigants, des hypocrites, des « aristocrates » et des « modérés » Maintenir l'apogée de l'élan

²⁰ Ibidem.

²¹ «La bureaucratie se maintient par la terreur », 1935, Œuvres, 6, p. 261.

²² Nos tâches politiques, ed. Belfond (plus loin N.T.P.), p. 184.

*révolutionnaire en instituant « l'état de siège » et déterminer les lignes de démarcation par le tranchant des guillotines, telle était la tactique dictée aux Jacobins par leur instinct de conservation politique ».*²³

Capables, à l'heure du danger suprême, de « colérer » les sans-culottes et de mobiliser les masses en défense de la « nation » au moyen de ce « patriotisme » qu'ils créaient sur la base du principe révolutionnaire et de la défense à tout prix contre l'étranger, les Jacobins de 1793 n'avaient pas un programme susceptible de s'inscrire dans la réalité de leur temps :

*« Les Jacobins étaient des utopistes. Ils se fixaient comme tâche de « fonder une république sur les bases de la raison et de l'égalité ». Ils voulaient une république égalitaire sur la base de la propriété privée ; ils voulaient une république de la raison et de la vertu dans le cadre de l'exploitation d'une classe par une autre. Leurs méthodes de lutte ne faisaient que découler de leur utopisme révolutionnaire : placés sur le tranchant d'une contradiction gigantesque, ils appelaient au secours celui de la guillotine ».*²⁴

Trotsky montre ensuite comment cette situation objective coupait les Jacobins de toute issue politique et leur coupait l'herbe sous les pieds en dépit de toutes leurs déclamations volontaristes appelées à sombrer dans le plus noir des pessimismes :

« Les Jacobins étaient de purs idéalistes [...] Ils croyaient en la force absolue de l'idée, de la « Vérité » et ils considéraient qu'aucune hécatombe d'êtres humains ne serait superflue pour bâtir le piédestal de cette vérité. Tout ce qui s'écartait des principes qu'ils proclamaient de la morale universelle n'était le fruit du vice et de l'hypocrisie. « Je ne connais que deux partis — disait Maximilien Robespierre, dans un de ses derniers grands discours, le célèbre discours du 8 thermidor — celui des bons et celui des mauvais citoyens..

*A une foi absolue dans l'idée métaphysique correspondait une méfiance absolue à l'égard des hommes réels. La « suspicion » était inévitablement la méthode pour servir « la Vérité » en même temps que le devoir suprême du « véritable patriote ». Aucune compréhension de la lutte des classes, de ce mécanisme social qui détermine le heurt « des opinions et des idées », et ainsi aucune perspective historique, aucune certitude que certaines contradictions dans le domaine des opinions et des idées s'approfondiraient inévitablement tandis que d'autres iraient s'atténuant à mesure que se développerait la lutte des forces libérées par la révolution ».*²⁵

Le verdict de Trotsky sur l'action héroïque des Jacobins est aussi sévère que celui de l'Histoire selon lui :

« L'histoire devait s'arrêter pour que les Jacobins puissent garder plus longtemps leur position ; mais elle ne s'est pas arrêtée. Il ne restait plus qu'à se battre impitoyablement contre le mouvement naturel jusqu'à total épuisement. Toute pause, toute concession, si minime fût-elle, signifiait la mort.

Cette tragédie historique, ce sentiment de l'irréparable, animent le discours que prononça Robespierre le 8 thermidor à la Convention et qu'il reprit le soir même au Club des Jacobins : « Dans la carrière où nous sommes, s'arrêter avant le terme, c'est périr, et nous avons honteusement rétrogradé. Vous avez ordonné la punition de quelques scélérats, auteurs de tous les maux, ils osent résister à la justice nationale, et on leur sacrifie les destinées de la patrie et de l'humanité : attendons-nous donc à tous les fléaux que peuvent entraîner les factions qui s'agitent impunément [...] Laissez flotter un moment les

²³ . N.T.P., 184-185.

²⁴ N.T.P., 185.

²⁵ N.T.P., 185-186

rênes de la révolution, vous verrez le despotisme militaire s'en emparer et les chefs des factions renverser la représentation nationale civile ; un siècle de guerres civiles et de calamités désolera notre patrie, et nous périrons pour n'avoir pas voulu saisir un moment marqué dans l'histoire des hommes pour fonder la liberté ; nous livrons notre patrie à un siècle de calamités, et les malédictions du peuple s'attacheront à notre mémoire qui devait être chère au genre humain ! »²⁶

Finalement, c'est à Trotsky que l'on doit l'une des descriptions les plus sévères de l'entêtement terroriste au pouvoir :

« Les Jacobins enfonçaient entre eux et le modérantisme le couperet de la guillotine. La logique du mouvement de classe allait contre eux, et ils s'efforçaient de la décapiter. Folie : cette hydre avait toujours plus de têtes ; et les têtes dévouées aux idéaux de vertu et de vérité se faisaient tous les jours plus rares. Les Jacobins se « purifiaient » en s'affaiblissant. La guillotine n'était que l'instrument mécanique de leur suicide politique, mais le suicide lui-même était l'issue fatale de leur situation historique sans espoir, situation dans laquelle se trouvaient les porte-parole de l'égalité sur la base de la propriété privée, les prophètes de la morale universelle dans le cadre de l'exploitation de classe.

« De grandes crises sont nécessaires pour purifier un corps gangrené ; il faut couper les membres pour sauver le corps. Tant que nous aurons de mauvais chefs de file, nous pourrions être égarés ; mais lorsque nous saurons quels sont les vrais Jacobins, ils seront nos guides, nous nous rallierons à Danton, à Robespierre, et nous sauverons l'Etat ». Un an et demi plus tard, au moment où Danton et beaucoup d'autres parmi les « authentiques jacobins » avaient été guillotins, comme membres atteints par la gangrène, dans le même club, en employant presque les mêmes mots, un autre jacobin parlait et reparlait toujours d'« épuration » : « Si nous nous purgeons, c'est pour avoir le droit de purger la France. Nous ne laisserons aucun corps hétérogène dans la République : les ennemis de la liberté doivent trembler, car la massue est levée ; ce sera la Convention qui la lancera. Nos ennemis ne sont pas aussi nombreux qu'on veut le faire croire ; bientôt ils seront mis en évidence, et ils paraîtront sur le théâtre de la guillotine. On dit que nous voulons détruire la Convention : non, elle restera intacte ; mais nous voulons élaguer de ce grand arbre les branches mortes. Les grandes mesures que nous prenons ressemblent à des coups de vent qui font tomber les fruits véreux et laissent à l'arbre les bons fruits ; après cela vous pourrez cueillir ceux qui resteront : ils seront mûrs et pleins de saveur ; ils porteront la vie dans la République. Que m'importe que les branches soient nombreuses si elles sont cariées ? Il vaut mieux qu'il en reste un plus petit nombre, pourvu qu'elles soient vertes et vigoureuses ». ²⁷

Les limites de la grande Révolution

Trotsky aime à citer Jean-Paul Marat, lucide analyste de la révolution qui se développe devant et avec lui. Pour lui, Marat a été « si vivement calomnié par les historiens officiels » — il l'est encore dans une large mesure —, c'est parce qu'il a ressenti le « cruel revers social » des révolutions sociales. Il le cite approximativement, de mémoire, quand il écrivait en juillet 1792 :

« La révolution est accomplie et soutenue uniquement par les basses classes de la population, par ces êtres lésés que l'insolente richesse traite de canailles [..] Après certains succès au début, le mouvement est finalement vaincu : il lui manque toujours des connaissances, du savoir-faire, des ressources, des armes, des chefs, un plan d'action, il reste sans défense contre les conspirateurs qui ont pour eux l'expérience, l'habileté et la ruse ». ²⁸

²⁶ N.T.P., 188.

²⁷ Ibidem

²⁸ Cite dans H.R.R., II, 138.

Incontestablement, à la fin du XVIIIe, « *les classes opprimées* » n'ont ni connaissances, ni expérience, ni direction capables de les mener à la victoire. Elles ont été capables pourtant, à l'heure du pire danger, au nom des perspectives entrevues, de bander toutes leurs énergies — mais un tel effort, pour un individu comme pour des centaines de milliers, collectivement, est forcément limité dans le temps et fait place à un relâchement ou un reflux, la désillusion devant la minceur des résultats, l'apathie devant l'absence ou la confusion des perspectives. Et c'était dans un tel contexte que Robespierre avait tenté de maintenir le pouvoir des restes du parti jacobin et avait échoué.

Trotsky souligne d'ailleurs que les causes de ce que nous pouvons appeler l'« *impuissance du jacobinisme* » sont à rechercher aussi, non seulement dans le domaine de la subjectivité des masses, mais dans l'objectivité des rapports sociaux. Il écrit :

« *La lassitude des masses et la démoralisation des cadres ont contribué au XVIIIe à la victoire des thermidoriens sur les Jacobins. Mais un processus organique et historique plus profond s'accomplissait sous ces phénomènes, en réalité secondaires. Les Jacobins avaient leur appui dans les couches inférieures de la petite bourgeoisie, soulevées par la puissante vague ; or la révolution du XVIIIe siècle, répondant au développement des forces productives, ne pouvait manquer d'amener enfin au pouvoir la grande bourgeoisie* ». ²⁹

Quelques années auparavant, il avait exprimé la même idée sous une forme un peu différente, peut-être un peu plus détaillée, en écrivant :

« *La chute des Jacobins était prédéterminée par le manque de maturité des rapports sociaux. La gauche (artisans et marchands ruinés) privée de la possibilité de développement économique, ne pouvait être un appui ferme pour la révolution, la droite (bourgeoisie) croissant fatalement, enfin l'Europe, économiquement et politiquement plus arriérée, empêchait la révolution de déployer au-delà des limites de la France* ». ³⁰

Suit son véritable verdict sur le bilan de Robespierre et des siens :

« *La politique même la plus clairvoyante eût été impuissante à modifier radicalement le cours des événements !* » ³¹

En réalité, le danger extérieur et intérieur passé, l'œuvre essentielle de la révolution apparemment assurée, la bourgeoisie, un instant écartée par la poussée des sans-culottes ne pouvait que surgir de nouveau. Pour « *colérer* » ces derniers, il avait fallu faire droit à leurs revendications les plus pressantes, assurer, d'un mot bien significatif, leur « *subsistance* ». Mais les mesures d'ordre économique, « *l'égalité jacobine bourgeoisie* », écrit Trotsky, « *qui revêtit la forme de la réglementation du maximum, restreignait le développement et l'extension du bien-être bourgeois* ». Or la bourgeoisie aspirait à ce bien-être social. La chute de Robespierre, au 9 thermidor, est, en un sens, la revanche de la bourgeoisie dans ses aspirations comprimées au nom des nécessités politiques :

« *Thermidor reposait sur un fondement social. C'était une question de pain, de viande, de logement et, si possible, de luxe. L'égalité jacobine bourgeoise, qui revêtit la forme de la réglementation du maximum, restreignait le développement de l'économie bourgeoise et l'extension du bien-être bourgeois. Sur ce point, les thermidoriens savaient ce qu'ils voulaient ; dans la Déclaration des Droits de l'Homme, ils exclurent le paragraphe essentiel : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux*

²⁹ R.T., 511.

³⁰ *Cours nouveau (De la Révolution)*, p. 51.

³¹ Ibidem.

en droits ». A ceux qui demandaient le rétablissement de cet important paragraphe jacobin, les thermidoriens dirent qu'il était équivoque et, par suite, dangereux ; naturellement les hommes étaient égaux en droits, mais non dans leurs attitudes et dans leurs biens. Thermidor était une protestation directe contre le caractère spartiate et contre l'effort vers l'égalité ».³²

Thermidor

C'est évidemment au phénomène de Thermidor que Trotsky a consacré les réflexions et analyses les plus importantes de son étude de la Révolution Française, dans la mesure où elles constituaient inévitablement la source de référence analogique mais aussi l'hypothèse de travail sur la genèse de la bureaucratie privilégiée, de la « *nouvelle aristocratie rouge* », née sur les conquêtes de la Révolution d'Octobre et le pouvoir de l'Etat ouvrier soviétique. Textes et études ne manquent pas — et sans doute le coup de piolet de Mercader nous a-t-il privés des développements annoncés par les premières réflexions, dans le *Staline* inachevé, sur Les Thermidoriens de Georges Lefebvre.

Sur la signification de Thermidor, les bases de l'analyse de Trotsky ont été indiquées plus haut à propos de l'impuissance de la dictature spartiate et de l'effort pour l'égalité des jacobins. Il écrit :

« Thermidor fut la première étape sur la voie de la réaction. Les nouveaux fonctionnaires, les nouveaux propriétaires, voulaient se régaler en paix des fruits de la révolution, les vieux Jacobins irréductibles les gênaient. Les nouveaux propriétaires n'avaient pas encore eu l'audace de s'enrôler sous un drapeau à eux. Il leur fallait marcher sous l'égide des Jacobins eux-mêmes. Ils se trouvèrent des chefs provisoires à visages de Jacobins de troisième ordre »³³

Il relève que le 9 thermidor a été conçu, organisé et mené à bien par des « *Jacobins de gauche* » dressés contre la terreur qui menace aussi un certain nombre de coquins de la Convention. Il cite Georges Lefebvre montrant « *que la tâche des thermidoriens consistait à représenter le 9 thermidor comme un épisode secondaire, une simple purge d'éléments hostiles pour préserver le noyau fondamental des Jacobins et pour suivre leur politique traditionnelle* ». Il indique même, toujours d'après Georges Lefebvre, que « *dans la première période de Thermidor, l'attaque n'était pas dirigée contre les Jacobins, comme un tout, mais seulement contre les terroristes* » : « *Les Jacobins n'étaient pas frappés comme Jacobins, mais comme terroristes, comme robespierristes* ».³⁴

Il relève que Barère affirme à la Convention, au nom du Comité de salut public, que rien de vraiment important ne s'était passé au 9 thermidor.

Peut-être les acteurs de l'événement le ressentaient ils ainsi et sans doute l'événement et surtout ses conséquences n'ont-elles pas concrètement répondu à leur attente. Mais ils allaient être très rapidement dépassés par la réaction qu'ils avaient en réalité non provoquée, mais incarnée :

« Le thermidor français, déclenché par les Jacobins de gauche, se retourna finalement en réaction contre les Jacobins. Terroristes, Montagnards, Jacobins devinrent des termes d'injures. Dans les provinces, les arbres de la Liberté étaient abattus et la cocarde tricolore était foulée aux pieds ».³⁵

³² « *La Réaction thermidorienne* », *Staline* (plus loin R.T.S.), p. 44.

³³ « *Où va la Révolution soviétique ?* », *Ecrits*, I, p. 44.

³⁴ R.T.S., 551. Khristian Rakovski et l'analogie de Thermidor

³⁵ R.T.S., 562.

Les thermidoriens eux-mêmes s'en prennent au passé, et, comme le notait déjà Aulard, ne se contentent pas « *d'avoir tué Robespierre et ses amis* », mais les calomnient en les présentant aux yeux de la France comme des royalistes et des traîtres vendus à l'étranger, « *agents de Pitt et Cobourg* ». « *La crainte de la critique, écrit Trotsky, est la crainte des masses* ».

Thermidor n'était-il qu'une « *réaction* » ? Et dans quelles limites ? Ou la première étape de la « *contre-révolution* » ? A la seconde question, Trotsky répond avec netteté :

« La réponse à cette question dépend de l'étendue que nous donnons dans le cas présent à la notion de contre-révolution. La révolution sociale de 1789-1793 avait un caractère bourgeois. Son essence se ramenait au remplacement de la propriété immuable par la « libre » propriété bourgeoise.

*La contre-révolution « correspondante » à cette révolution aurait dû accomplir le rétablissement de la propriété féodale. Mais Thermidor n'a même pas tenté un effort en ce sens. Robespierre voulait s'appuyer sur les artisans, le Directoire sur la bourgeoisie moyenne, Bonaparte s'allia aux banques. Tous ces changements, qui avaient, bien entendu, une signification non seulement politique, mais sociale, s'accomplirent pourtant sur la base de la nouvelle société et du nouvel État bourgeois ».*³⁶

Il précise encore, ailleurs :

*« Le coup d'Etat du 9 thermidor ne liquida pas les conquêtes de la révolution bourgeoise, mais il fit passer le pouvoir dans les mains des Jacobins les plus modérés et les plus conservateurs, dans les mains des éléments les plus fortunés de la société bourgeoise ».*³⁷

Ce dont il s'est agi finalement en thermidor, c'est « *de la répartition des avantages du nouveau régime social entre les différentes fractions du « Tiers-État victorieux* », et cette répartition s'est faite au détriment des couches les plus défavorisées qui avaient été l'agent de la poursuite et de l'approfondissement de la révolution, de ceux que Jean-Paul Marat appelait « *les classes opprimées* ». En ce sens comme au sens de la démocratie politique, Thermidor constituait une profonde réaction.

Sur les formes de cette réaction, Trotsky écrit dans les dernières pages de son Staline :

« Les Jacobins se maintinrent surtout grâce à la pression de la rue sur la Convention. Les Thermidoriens, c'est-à-dire les Jacobins déserteurs, tentèrent d'employer la même méthode, mais pour des fins opposées. Ils commencèrent à organiser des fils bien habillés de la bourgeoisie, d'anciens sans-culottes. Ces membres de la jeunesse dorée, ou simplement les « jeunes », comme les appelait avec indulgence la presse conservatrice, devinrent un facteur si important de la politique nationale que, à mesure que les Jacobins étaient expulsés de leurs postes administratifs, ces « jeunes » prenaient leur place.

*La bourgeoisie thermidorienne se caractérisait par sa haine profonde des Montagnards, car ses propres dirigeants avaient été pris parmi les hommes qui avaient été à la tête des sans culottes. La bourgeoisie et avec elle les thermidoriens redoutaient avant tout un soulèvement populaire. C'était précisément pendant cette période que se formait pleinement, dans la bourgeoisie française, la conscience de classe : elle détestait les Jacobins et les demi-jacobins d'une haine enragée — comme des traîtres à ses intérêts les plus sacrés, comme des déserteurs passés à l'ennemi, comme des renégats ».*³⁸

Il reste les limites que Trotsky assigne à Thermidor dans le passé :

³⁶ E.O.T.B., 71.

³⁷ Ibidem76.

³⁸ R.T.S. 318-319.

« « Thermidor », c'est la réaction après la révolution, mais une réaction qui n'arrive pas à changer la base sociale du nouvel ordre ».³⁹

Le bonapartisme

La distinction, du point de vue des tendances fondamentales, n'est pas facile à opérer sous la plume de Trotsky entre « *thermidor* » et « *bonapartisme* » chaque fois que le sujet n'est abordé que par la bande. C'est que l'un est sorti de l'autre avec finalement si peu de secousses que le coup d'Etat du 18 brumaire, parfaitement réussi comme on sait, présente toutes les caractéristiques du coup d'Etat manqué... De cette continuité, Trotsky écrit qu'elle est sensible à travers les hommes d'abord :

*« Bien des thermidoriens sortirent du parti jacobin dont Bonaparte commença par être un des adhérents ; et ce fût parmi les anciens Jacobins que le Premier consul et par la suite l'Empereur des Français trouva ses serviteurs les plus fidèles ».*⁴⁰

En réalité, la situation ouverte par l'initiative des thermidoriens a été, dans les conditions données, le glacié pour l'installation du bonapartisme. L'instabilité politique menaçait des deux côtés le nouveau régime social et la dictature du sabre fût le remède et apporta la stabilité désirée. Encore fallait-il que cela fut possible concrètement. Trotsky écrit :

*« Pour qu'un petit Corse pût s'élever au-dessus de la jeune nation bourgeoise, il avait fallu que la Révolution réglât préalablement son problème essentiel : la répartition des terres entre les paysans et que, sur la nouvelle base sociale, se constituât une armée victorieuse. Au XVIIIe la révolution ne pouvait aller plus loin. Dans ces reculs cependant, ses conséquences essentielles étaient mises en danger. Il fallait les maintenir à tout prix. L'antagonisme, approfondi mais encore très loin de sa maturité, entre la bourgeoisie et le prolétariat, tenait la nation ébranlée jusqu'aux assises, dans une extrême tension. Un « arbitre » national dans ces conditions était indispensable. Napoléon garantissait aux grands bourgeois la possibilité de réaliser des bénéfices, aux paysans la possession de leurs lotissements, aux fils de paysans et aux va-nu-pieds la possibilité du pillage pendant la guerre. Le juge avait le sabre au poing et remplissait lui-même les obligations de l'huissier. Le bonapartisme du premier Bonaparte était solidement basé ».*⁴¹

Il ne faudrait pourtant pas se faire une idée-fausse de l'« arbitrage » du Bonaparte qui « concilie » les intérêts divergents, mais seulement ceux qui reposent sur une même base sociale et dirige par conséquent sa force, son pouvoir le plus concentré contre les couches les plus opprimées. Trotsky écrit :

*« En développant la politique de Thermidor, Napoléon mena la lutte non seulement contre le monde féodal, mais aussi contre la plèbe et les milieux démocratiques de la petite et moyenne bourgeoisie, il concentra de cette façon les avantages du régime engendré par la révolution dans les mains d'une nouvelle aristocratie bourgeoise ».*⁴²

³⁹ The case of Léon Trotsky, p. 122.

⁴⁰ R.T., 507.

⁴¹ H.R.R., III, 208-281.

⁴² O.T.B., 85-86.

Dans une de ses formules éblouissantes — et particulièrement bien traduites ici par Maurice Parijanine —, il complète pour démontrer la concentration réelle du pouvoir du prétendu « arbitre » :

*« Le garde ne se tient pas devant la porte, il est assis sur le pinacle ; mais sa fonction est la même [...]. L'indépendance du bonapartisme est à un formidable degré toute d'apparence, de simulacre, de décor : elle a pour symbole le manteau impérial ».*⁴³

Mais avec le manteau impérial se termine aussi l'histoire de la grande Révolution française.

Quelques vues intéressantes

La lecture ou la relecture des passages de l'œuvre de Trotsky qui touchent en passant à la Révolution française avive les regrets de l'absence d'un travail spécifique qu'il lui aurait consacrée et permet, soit dit en passant, de mesurer la courte vue des éditeurs des années trente qui n'ont pas commandé, après avoir lu *l'Histoire de la Révolution russe*, un ouvrage sur elle. Page après page, une remarque fulgurante ou pétillante d'humour, un raccourci, montrent ce que l'on a perdu avec cette lacune.

Il déchaîne sa verve avec un succès particulier contre les porte-parole des classes ou des groupes qui cherchent dans la méchanceté ou la malhonnêteté de leur adversaire prétendu la cause de leurs propres défaites et voient toujours sa main comme celle du Malin. Ainsi ironise-t-il sur les Girondins imputant aux Jacobins « *la responsabilité des massacres de Septembre, une disparition de matelas dans une caserne et la propagande en faveur de la loi agraire* ». ⁴⁴ Ainsi philosophe-t-il sur le besoin des classes menacées de se consoler de leurs malheurs en trouvant une explication à la portée de leur niveau de conscience : M. de Fersen assurant que l'argent prussien coule à flot sur les Jacobins et que c'est ainsi que ces derniers « *achètent* » la plèbe et la lancent dans les manifestations de rue ! ⁴⁵

Une fine analyse des conditions de la préparation de l'insurrection du 10 août le conduit à constater qu'il s'agit bien là d'une insurrection dont la date a été fixée à l'avance par... la logique des choses ; il cite pour l'occasion une phrase de Jaurès, dont il souligne l'immense pertinence à ce propos :

*« Les sections en soumettant la question à l'examen de l'Assemblée législative ne se livraient nullement à une « illusion constitutionnelle » ; il n'y avait là qu'une méthode pour préparer l'insurrection en assurant ainsi son camouflage légal. Pour appuyer leurs pétitions, les sections, on le sait, se soulevèrent au son du tocsin, les armes à la main ».*⁴⁶

A un autre moment, constatant le contraste entre la révolution française et la révolution anglaise qui l'avait précédée, il indique que c'est parce que la France avait « *sauté par-dessus la Réforme* » que l'« *Eglise catholique en qualité d'Eglise d'Etat, réussit à vivre jusqu'à la révolution* » et que celle-ci trouva « *expression et justification* » non « *dans les textes bibliques, mais dans des abstractions démocratiques* ». On aura garde d'autre part de relever ce coup de patte adressé aux patrons, de droite et de gauche, de la IIIe République française, alors qu'il est en train d'écrire son *Histoire de la Révolution russe* :

« Quelle que soit la haine des régents actuels de la France pour le jacobinisme, le fait est que, précisément grâce à l'action rigoureuse d'un Robespierre, ils ont encore la possibilité de dissimuler leur

⁴³ H.R.R., III, 283.

⁴⁴ H.R.R., III, 93.

⁴⁵ H.R.R., III, 161.

⁴⁶ H.R.R., IV, 92.

domination de conservateurs sous des formules à l'aide desquelles, jadis, la vieille société sauta en l'air ». ⁴⁷

Et c'est sur ce pied de nez aux régents de la IIIe que nous allons maintenant nous efforcer de répondre aux questions posées au début de cette étude.

Trotsky historien de la Révolution française ?

Le 22 août 1917, critiquant dans *Proletari* les « conciliateurs » mencheviks et S.R., Trotsky traçait au passage ce raccourci fulgurant :

« A la fin du XVIIIe, il y eut en France une révolution qu'on appelle, à juste titre, « la grande Révolution ». C'était une révolution bourgeoise. Au cours d'une de ses phases, le pouvoir tomba aux mains des Jacobins qui étaient soutenus par les « sans-culottes », c'est-à-dire les travailleurs semi-prolétariens des villes, et qui interposèrent entre eux et les Girondins, le parti libéral de la bourgeoisie, les cadets de l'époque, le rectangle net de la guillotine. C'est seulement la dictature des Jacobins qui a donné à la Révolution française son importance historique, qui a fait d'elle la « grande Révolution ». Et pourtant cette dictature fut instaurée non seulement sans la bourgeoisie, mais encore contre elle et malgré elle. Robespierre, à qui il ne fut pas donné de s'initier aux idées de Plekhanov, renversa toutes les lois de la sociologie et, au lieu de serrer la main des Girondins, leur coupa la tête. C'était cruel sans doute. Mais cette cruauté n'a pas empêché la Révolution française de devenir « grande » dans les limites de son caractère bourgeois. Marx [...] a dit que « le terrorisme français dans son ensemble ne fut qu'une façon plébéienne d'en finir avec les ennemis de la bourgeoisie ». Et, comme cette bourgeoisie avait peur de ces méthodes plébéiennes pour en finir avec les ennemis du peuple, les Jacobins non seulement privèrent la bourgeoisie du pouvoir, mais encore lui appliquèrent une loi de fer et de sang chaque fois qu'elle faisait une tentative quelconque pour arrêter ou « modérer » le travail des Jacobins. Il est clair par conséquent que les Jacobins ont accompli une révolution bourgeoise sans la bourgeoisie ».

En dépit de bien des développements étincelants: il est pourtant impossible de répondre à la question de savoir si Trotsky fût formellement un historien de la Révolution française, comme il le fut de la Révolution russe, et la réponse négative qu'on lui donnerait ne saurait rien apporter à la connaissance de Trotsky ou de la Révolution française.

En revanche, nous sommes intéressés à savoir si, en abordant comme un élément comparatif l'histoire de la « Grande Révolution française » dans plusieurs ouvrages consacrés à un autre thème, Trotsky a, ce faisant, fait œuvre d'historien, c'est-à-dire s'il a contribué à notre compréhension de ce phénomène historique capital, à l'aube de l'époque contemporaine. Pour le reste, nous savons — et nous l'avons déjà relevé — qu'il n'a jamais traité ce sujet en lui-même, que l'information qu'il utilise est déjà à la disposition de tous dans les livres et les recueils de documents, ce qui fait de son travail ce que l'Université s'accorde à qualifier de travail de « seconde main » et que nous préférons considérer comme une « interprétation ».

De ce point de vue, nous ne nous attarderons pas à discuter longuement la critique publiée en novembre 1938 dans *l'American Journal of Sociology*, par Louis Gottschalk sur Trotsky et « l'histoire naturelle des révolutions » ⁴⁸, pas plus que son affirmation selon laquelle il y aurait en Trotsky un conflit

⁴⁷ H.R.R., I, 34.

⁴⁸ Louis Gottschalk, «Leon Trotsky and the Natural History of Revolutions», *American Journal of Sociology*, novembre 1938, pp. 338-354.

entre l'historien et le sociologue, perceptible à travers le fréquent recours à ce que l'historien américain de la Révolution française appelle « *la nécessité objective* ». Pour Gottschalk en effet, l'historien, dans la mesure où il rend compte d'un événement véritablement « *unique* », ne saurait succomber à la tentation de jouer les sociologues, c'est-à-dire de généraliser. Le professeur de l'université de Chicago, fidèle à la règle de la division et du cloisonnement des activités académiques, joue le rôle qui lui incombe dans un compte-rendu pour une revue spécialisée. Nous relèverons seulement qu'il s'appuie essentiellement, pour sa sévère admonestation, sur l'emploi par Trotsky des analogies historiques et en particulier des références à la Révolution française dont il trouve que certaines sont particulièrement tirées par les cheveux.

La critique d'Isaac Deutscher est d'apparence très semblable. Celui qui s'est fait successivement le biographe de Staline et celui de Trotsky et n'hésita pas à adresser à l'un comme à l'autre ses admonestations tardives, trouve en particulier que l'analogie avec le Thermidor de la Révolution française est tout à fait « *obscure* ». ⁴⁹ Mieux encore, il porte directement sa critique au cœur de notre sujet en affirmant que, comme cela arrive fréquemment quand « une analogie historique devient un mot d'ordre politique », « aucun de ceux qui la débattent n'a une idée claire du précédent auquel ils font référence ». ⁵⁰ Et d'assurer que Trotsky devait à plusieurs reprises « *réviser son interprétation* », alors que ce n'est pas l'interprétation du Thermidor français que Trotsky révisa formellement — mais celle du Thermidor soviétique ! S'étant fait maître d'école au nom de la science et de la lutte contre l'obscurantisme (« *le mort saisit le vif* »), le brillant journaliste tance vigoureusement Trotsky, responsable d'une aussi horrible confusion. Il ne sortira rien de cette admonestation, Isaac Deutscher n'ayant pas pris soin de nous indiquer en quoi l'idée que Trotsky se faisait du Thermidor de la Révolution française était fautive. Et il faut bien ajouter, à l'égard de ce goût pour les corrections qu'il manifestait là, qu'un fort sérieux travail universitaire, malheureusement inédit, a étudié de près la critique de Deutscher sur la question du Thermidor chez Trotsky et conclu à juste titre :

*« En réalité, si Isaac Deutscher n'adhère pas à l'interprétation trotskyste du Thermidor soviétique, ce n'est pas à cause des erreurs historiques qu'elle contiendrait. Il la réfute parce qu'elle s'inscrit dans une politique générale à laquelle il ne souscrit pas »*⁵¹.

Le professeur israélien Baruch Knei-Paz n'a pas les prétentions de Gottschalk et Deutscher. Il s'abstient aussi totalement de critiquer des « *erreurs historiques* », se contentant d'assurer par exemple que les

⁴⁹ I. Deutscher, Trotsky, III, p. 313.

⁵⁰ . I. Deutscher, Trotsky, II, p. 311. En réalité Trotsky manifeste des oscillations assez importantes sur l'analyse du Thermidor français. L'exemple le plus extrême, en contradiction avec des textes postérieurs ou antérieurs, se trouvent dans la Défense de l'U.R.S.S. et l'Opposition écrit en 1929, où il dit que Thermidor « *indique un transfert de pouvoir aux mains d'une autre classe* » (écrits, I, 240). C'est d'ailleurs la compréhension de la confusion qui naît d'une définition insuffisamment rigoureuse qui amène Trotsky à rectifier le tir en 1935 et à dire que Thermidor est déjà réalisé, mais qu'il ne faudra pas de révolution sociale, mais une révolution politique, pour reprendre le pouvoir pour la classe révolutionnaire.

⁵¹ Jacques Caillosse, La Question du Thermidor soviétique dans la pensée politique de Léon Trotsky, DES de science politique, Rennes, 1972, p. 60.

qualités de *l'Histoire de la Révolution russe* en histoire pure sont « *au moins mineures* », ⁵²; mais il rend en même temps un hommage éclatant à sa puissance d'imagination, l'évocation de scènes, d'atmosphère et de drames. Sa conclusion nous laisse sur notre faim : « *Il s'identifiait lui-même à l'Histoire et, dans ce sens dramatique, il identifiait l'histoire à lui-même* »... ⁵³ Mais alors, la Révolution française ?

Essayons de trouver en nous-mêmes les ressources pour qualifier et caractériser les notations historiques dont Trotsky a parsemé son œuvre et qui concernent la Révolution française, puisque ses critiques les plus déterminés ont finalement contourné l'obstacle. Nous avons apprécié, dans les passages que nous avons relus de la plume de Trotsky sur la grande Révolution française, des morceaux de bravoure que trace sa plume étincelante, qu'il puise dans l'atmosphère révolutionnaire, source de son inspiration la meilleure, et sollicitation pressante de sa capacité de comprendre et d'expliquer, son goût et son don de la fresque gigantesque, du mouvement, de ce qu'il appelle « *le développement historique* ». C'est évidemment Trotsky la plume, le grand écrivain, le lyrique, qu'un Knei-Paz ou un Deutscher n'ont tout de même pas pu ne pas reconnaître.

Et puis il y a Trotsky comme révolutionnaire — et non comme « *sociologue* » selon le terme de Gottschalk : l'homme qui réfléchit dans une perspective historique, qui recherche, dans l'histoire, des précédents, qui veut découvrir et vérifier dans l'action des lois du développement historique, du mouvement — ce mouvement qui anime la fresque et s'appelle révolution. Il y a l'homme qui compare, identifie, distingue, évalue, projette, parce qu'il ne veut pas « *recommencer éternellement l'Histoire par son commencement* », parce qu'il est un homme d'action engagé dans la transformation du monde. Trotsky veut faire de l'Histoire, à travers l'étude du passé, un outil de la compréhension du présent pour sa transformation. C'est probablement ce que lui reprochent ses critiques attachés à la représentation d'un « *événement unique* », et pour qui l'exercice du métier d'historien n'est sans doute que le moyen de gagner leur vie.

En ce qui nous concerne, modestement et sans chercher à diminuer les historiens professionnels — dont nous sommes — qui ont à chercher et trouver documents et témoignages et expliquer événements uniques ou enchaînés, mentalités ou façons de vivre, nous ne pouvons que constater combien est vivante l'image de la Révolution française donnée au passage par Trotsky. Peut-être faut-il ajouter aussi que cet immense épisode de l'histoire de l'humanité qu'il appelait « *grande Révolution française* » a apporté au révolutionnaire russe des éléments pour comprendre les batailles qu'il a livrées, gagnées ou perdues. Il est un domaine au moins où la question peut trouver sans difficulté une réponse, c'est celui de l'Armée rouge. Pour ce que Trotsky a tiré de l'histoire de la Révolution française et de ses guerres, les volumes des *Ecrits Militaires* permettent en effet de comprendre que le fondateur et chef de l'Armée rouge de 1918 à la fin de la guerre civile eut toujours sous les yeux l'exemple des soldats de 93. Qu'il s'agisse de l'utilisation de « *commissaires politiques* » sur le modèle des « *représentants en mission* », de l'emploi massif d'officiers de métiers — donc d'Ancien régime — punis de mort en cas de défaite, de la combinaison entre élection et promotion pour les jeunes chefs qui se révélaient des entraîneurs d'hommes, qu'il s'agisse enfin de la galvanisation du moral des combattants par la rhétorique flamboyante du « *pacte avec la mort* », il est clair que le lien ici s'est fait directement et consciemment entre les deux révolutions. Cette constatation ne suffira pas à faire de Trotsky à titre

⁵² Baruch Knei-Paz, *The Social and Political Thought of Leon Trotsky*, p. 511.

⁵³ Ibidem, p. 512.

posthume un membre de l'Académie des sciences historiques, mais elle aura au moins le mérite de souligner l'importance de l'histoire écrite pour les hommes qui ont l'ambition de faire l'histoire tout court.